



Tel Aviv : mémoire d'une ville

Catherine Weill-Rochant

À propos de Berger, Tamar. 2009. *Place Dizengoff, une dramaturgie urbaine*, traduit de l'hébreu par Rosie Pinhas-Delpuech, Paris : Actes Sud. (Édition originale Berger, Tamar. 1998. *Dionysos at Dizengoff Center*, Tel-Aviv : Hakibboutz HaMeouhad).

Dans un essai récemment traduit en français, Tamar Berger évoque l'histoire d'une ville et de tout un pays, Israël, à travers celle d'une parcelle, celle sur laquelle se trouvait le centre Dizengoff qui explosa en 1996.

Dans les années cinquante déjà, sur l'extrême rivage oriental de la Méditerranée, le cimetière Abd En Neby est en train d'être digéré par la ville de Tel-Aviv. Il sert de toilettes publiques. Aujourd'hui au pied du Hilton dans les jardins dominant la mer, se retrouvent quelques dealers à l'ombre de ses murs éventrés. Quelques tombes encore, si ce n'étaient les papiers douteux souillant le pied des oliviers, nous plongeraient dans la lumière dorée et poussiéreuse d'un tableau d'Hubert Robert. Je l'avais d'abord repéré, le cimetière, et aussi son chemin vers le village arabe de Sumeil dont il abrite les morts, sur la carte en couleurs dessinée par l'Allemand Théodore Sandel en 1878, puis sur le relevé effectué par le gouvernement britannique en 1925. Il est toujours là sur la carte de 1932. Sur celle de 1944, il y figure aussi, mais sur le plan d'extension urbaine que le bureau technique de la commune de Tel-Aviv soumet au gouvernement britannique au même moment, il n'y est pas. Il n'apparaîtra plus sur aucune carte d'ailleurs. Aujourd'hui, le lieu existe à peine : aucune indication aux alentours, pas le moindre panneau d'explication sur ces tombes, ni sur le marabout du Cheick qui lui donna son nom. Et je pense alors à Argie, l'une des villes invisibles d'Italo Calvino :

« D'Argie, du dessus où nous sommes, on ne voit rien ; il y en a qui disent : « C'est là-dessous », et il faut bien les croire ; les lieux sont déserts. La nuit, en collant l'oreille contre le sol, on entend quelquefois une porte qui bat. » L'association *Zochot* (se souvenir), notamment, s'est lancée dans cette dénonciation de l'occultation de la mémoire des lieux en Israël. Et puis Tamar Berger.

L'essai de cette universitaire israélienne « Place Dizengoff, une dramaturgie urbaine », publié en français chez Actes sud à la fin de l'année 2009, est bouleversant d'intelligence. En faisant l'histoire de la parcelle 6903 située en nord-est de la ville arabe de Jaffa, numérotée déjà sur la zone d'urbanisation de la commune hébraïque de Tel-Aviv en 1934, ses trois cent trente pages au format étroit disent tout de ces strates de vies palestiniennes enterrées sous les constructions d'une nation en devenir, mais aussi des souffrances de pionniers juifs réfugiés qui eurent bien du mal à relever leurs échinés courbées. Ils firent durer longtemps leurs baraques de bois sur le sable, en plein milieu d'un Tel-Aviv moderniste et prétentieux, puis finalement se rendirent à ce nouvel homme hébreu dont rêva Herzl en 1898, triomphant promoteur à gourmette : l'Israélien.

Et puis tout cela saute, le 4 mars 1996 : treize morts, dont cinq enfants, et 163 blessés. Les israéliennes, comme Tamar Berger, continuent de vivre et de consommer. Ici, point de personnage imaginaire pour nous rassurer par sa fiction. L'auteur ne cède pas à la mode du mélange des genres : elle livre le résultat d'une recherche, strictement documentée, comme une thèse. Elle fait surgir de l'histoire un bel homme élégant chaussé à l'anglaise : Adib Hinawi, propriétaire en 1930 de la vigne sur laquelle sera construit le Centre commercial Dizengoff, celui qui explose en 1996. Sa photo ouvre le premier chapitre, « Hinawi », et l'essai, comme pour mieux nous hanter tout au long. À côté, les images qui ouvrent les deux autres chapitres, « Goldman » et « Piltz », vraisemblablement une jeune femme de la famille Goldman posant devant son baraquement de bois et les entrepreneurs Piltz père et fils, cigare au bec et clefs de voiture au pouce, sont moins poignantes. Les trois photographies invitent à suivre respectivement chacun des personnages dans leur vision de cette histoire très personnellement contée, enquête aiguisée tout autant que réflexion percutante.

Voilà certainement une méthode d'appréhension du phénomène urbain qui placerait Tamar Berger dans la lignée des illustres flâneurs qui l'accompagnent dans sa réflexion,

Walter Benjamin notamment, si le dernier quart du livre, à force d'accélérer et de croiser les points de vue, ne se délitait en cours d'histoire culturelle et de théorie de l'espace, spécialités universitaires de l'auteur.

Mais au fond, cette course folle participe du rythme déroutant et magnifique de l'essai, et de la sensibilité qui s'en dégage. L'historienne est aussi militante. Elle a refusé en décembre 2009 de participer à un débat organisé à Paris, au Forum des images, dans le cadre de la célébration du centenaire de Tel-Aviv, dont elle a réfuté, avec d'autres, la convenance. Pourtant, deux semaines plus tard, au Musée d'art et d'histoire du judaïsme, dans le cadre des mêmes célébrations, elle y était. Comme quoi l'absence et la présence, comme le montre le livre, se confondent à l'envi dans la cité.

Catherine Weill-Rochant, architecte française, vit à Jérusalem où elle a ouvert son cabinet d'architecture et de recherche. Docteur en études urbaines, aménagement et urbanisme de l'université Paris 8, chercheur associé au Centre de recherche français de Jérusalem, elle enseigne à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville. Elle s'est spécialisée dans l'étude des villes du pourtour méditerranéen et dans la restauration du patrimoine architectural et urbain, notamment en Israël et dans les Territoires palestiniens. Ses recherches portent aujourd'hui sur les conflits de patrimoine.